Mythologie et étymologies médicales *

par Philippe ALBOU **

Cette présentation sur l'origine mythologique de certains mots utilisés en médecine, a été choisie dans le cadre de cette journée berruyère comme un clin d'œil à Jean-Charles Sournia et à son livre *Mythologies de la médecine moderne*, paru aux P.U.F. en 1969. Jean-Charles Sournia rappelait dans cet essai l'importance des croyances subjectives au sein même de la médecine réputée scientifique et rationnelle : "En médecine comme ailleurs le mythe traduit le goût de l'homme pour une tradition sécurisante, c'est-à-dire pour l'immobilisme de l'idéation". C'est ainsi que nous vous invitons à une visite guidée dans la terminologie médicale issue de la mythologie antique. Après quelques histoires d'amour, nous évoquerons d'autres légendes, parfois cocasses ou surprenantes (1).

QUELQUES HISTOIRES D'AMOUR...

1 - L'histoire de Psyché

Psyché était une fille si belle qu'Aphrodite, jalouse, demanda à son fils Cupidon de lui décocher une flèche maléfique qui la fasse tomber amoureuse du plus horrible des hommes. Bien entendu, Cupidon tomba immédiatement amoureux de Psyché : il l'installa dans un palais, lui fit partager ses nuits – dans l'obscurité la plus complète – en demandant à la belle de ne jamais chercher à voir son visage... Mais, une nuit, la curiosité étant un vilain défaut, Psyché prit une lampe à huile et contempla le dieu de l'amour : il était si beau que, toute troublée, elle renversa une goutte d'huile sur Cupidon qui se réveilla et disparut aussitôt.

Aphrodite, apprenant cette incroyable nouvelle, obligea alors Psyché à accomplir un certain nombre d'épreuves inhumaines : elle dut par exemple trier un immense tas de graines... épreuve qu'elle réussit à accomplir avec succès, avec il est vrai l'aide déterminante d'une colonie de fourmis ! Elle fut également chargée de rapporter des Enfers le "flacon de beauté" de Perséphone : elle réussit finalement à s'en emparer mais, la curiosité étant un vilain défaut... elle ne put résister à regarder l'intérieur, et à l'intérieur c'était la mort ! Cupidon, bouleversé par une si terrible nouvelle, supplia alors Zeus de permettre tout de même son mariage avec Psyché. Le roi des dieux décida alors de rendre Psyché immortelle sous la forme de l'âme.

---

* Comité de lecture du 18 juin 2005 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 13, cours Fleurus, 18200 Saint-Amand-Montrond.

Psyché, du grec *psukhé* ("souffle, respiration, haleine"), signifie à la fois la force vitale, qui était jadis représentée comme un souffle, et l'âme des êtres vivants, c'est-à-dire le siège de leurs pensées, de leurs émotions et de leurs désirs. Dans sa terminologie moderne, la psyché (ou le psychisme) représente l'ensemble des processus de la pensée sur le fond desquels s'établit l'unité personnelle.

2 - Aphrodite et Vénus

Aphrodite était la déesse grecque de la beauté, du désir et de l'amour. Il existe deux légendes concernant sa naissance. Selon la première elle serait tout simplement la fille de Zeus et de Dioné... Mais la deuxième est beaucoup plus imagée, sa naissance serait en effet liée à l'histoire de son père Ouranos (dieu du ciel). Ce dernier faisait des enfants à son épouse Gaïa (déesse de la terre), mais il enfournait régulièrement sa progéniture dans la terre ou bien il les mangeait... Jusqu'à ce que l'un d'eux, Cronos (dieu du temps), ne punisse son père en lui coupant les attributs sexuels et en les jetant à la mer... Comme les bourses d'Ouranos n'étaient pas complètement vides, de ces quelques gouttes de sang et de sperme naîtront les Erinyes, les Géants, les Nymphes et aussi la belle Aphrodite, déesse de l'amour... Cette dernière aborda la terre ferme sur l'île de Cythère, comme on peut le voir à Florence dans le célèbre tableau de Boticelli intitulé *La naissance de Vénus*.

Le mot aphrodisiaque, utilisé en médecine, apparaît au XVIIIème siècle. Il est emprunté au mot grec *aphrodisiakos*, dont il a gardé le sens : "qui a la propriété d'exciter aux plaisirs de l'amour".

Vénus, dénomination latine d'Aphrodite, est à l'origine du mot vénérien, signifiant "relatif aux plaisirs de l'amour". Ce mot a été surtout utilisé en français à partir du XVIème siècle en parlant des maladies vénériennes. Comme le dit Voltaire : "Vénus est un nom charmant, vénérien est abominable" (2). A noter que l'adjectif vénérien a été sérieusement concurrencé, à la fin du XXème siècle, par la formule "sexuellement transmissible".

Le "Mont de Vénus", quant à lui, est une région anatomique que Littré nous décrit de la manière suivante : "Eminence cellulo-adipeuse et couverte de poils, que la femme présente à la partie inférieure de l'hypogastre, au-dessus de la vulve, au-devant du pubis". Georges Brassens, dans sa chanson *Les trompettes de la renommée*, nous apprend qu'il aimait beaucoup "faire un peu d'alpinisme sur le mont de Vénus".

3 - Les Nymphes

Les Nymphes correspondent à l'ensemble des divinités féminines de la nature. Il y en avait de différentes "sortes" selon l'endroit où elles habitaient : les Dryades et les Hamadryades dans les arbres ; les Nymphes proprement dites dans les sources, les rivières et les lacs ; les Océanides dans les mers ; et enfin les Oréades dans les montagnes. Non seulement les Nymphes étaient belles, mais en plus elles aimaient faire l'amour, et ceci aussi bien avec les Dieux qu'avec les mortels.

Les nymphomanes sont donc des femmes qui se prennent pour des Nymphes... mais, depuis la disparition du polythéisme, elles doivent désormais se contenter uniquement des hommes. Littré nous apprend, dans son dictionnaire paru en 1872, que la nympho-

manie n'est pas l'apanage de la gent féminine : "les femelles nymphomanes, dans l'espèce bovine, appellent le mâle par des beuglements particuliers."

4 - Hermaphrodite

Hermaphrodite, fils d'Hermès et d'Aphrodite, était un jeune homme d'une rare beauté. On raconte que la naïade Salmacis en tomba secrètement amoureuse. Un jour qu'Hermaphrodite prenait son bain dans la source de Salmacis (car les naïades sont les divinités des sources), la belle s'accrocha à lui et l'entraîna au fond de l'eau en suppliant les dieux de les unir pour toujours... Les dieux la prirent au mot et les unirent, mais en un seul corps, qui possédait les proportions et la poitrine de la femme, mais aussi les attributs de l'homme. C'est ainsi qu'Hermaphrodite est devenu un personnage possédant les deux sexes à la fois. On raconte depuis que tous les hommes qui se baignent dans la source de Salmacis, quelque part en Grèce, deviennent tous hermaphrodites...

Le terme hermaphrodite désigne, en médecine tératologique et en zoologie (par exemple chez les escargots) un individu qui réunit quelques-uns des caractères des deux sexes. Il y eut dans l'antiquité quelques sculptures célèbres dans lesquelles se trouvent combinées les formes et les beautés de l'homme et de la femme. L'hermaphrodite de Polyclète était très célèbre.

5 - Narcisse et le narcissisme

Narcisse était un beau jeune homme qui restait insensible aux sentiments d'amour dont il était l'objet. La nymphe Echo, qui éprouvait une muette adoration pour lui, fut rejetée avec mépris et en mourut de douleur. Les autres nymphes s'indignèrent et se plaignirent à Némésis, qui condamna Narcisse à contempler éternellement son reflet dans l'eau. C'est ainsi que Narcisse, épris d'amour par son propre reflet, en oublia de boire et de manger et, prenant racine au bord de la fontaine, se transforma peu à peu en la fleur qui porte désormais son nom.

Dans une autre version, Narcisse avait une sœur qui lui ressemblait et qu'il aimait follement. La jeune fille vint à mourir et, pour ne pas perdre son image, Narcisse se contempla dans une fontaine, jour et nuit, et mourut de consomption. Ovide (*Métamorphoses*, III), raconte même que Narcisse finit par se noyer, en voulant embrasser l'image qu'il apercevait dans l'eau...

Attesté en anglais dès 1822 (*narcissism*), le mot narcissisme a été utilisé en France dès 1894 au sens d'un "très grand amour de soi". Freud a repris le terme *Narzissimus* à P. Näcke (1899) qui l'emploie dans son commentaire d'un ouvrage du sexologue anglais Havelock Ellis (1898), où est décrit un comportement évoquant le mythe de Narcisse. Pour Freud, le narcissisme primaire désigne un état primitif dans lequel n'existe aucune relation à un objet : "Le sujet commence par se prendre lui-même, et son propre corps, comme objet d'amour", écrit-il en 1911. Cette conception, qui se confondait pour Freud avec l'autoérotisme, a suscité des divergences. Pour de nombreux psychanalystes, en effet, le narcissisme est surtout secondaire à une relation d'objet, avec en particulier le stade du miroir, décrit par Lacan en 1949 et présenté comme la première expérience narcissique fondamentale dans la formation du Moi, où l'identité du sujet se constitue en fonction du regard de reconnaissance de l'autre.

AUTRES HISTOIRES...

1 - Pan et la panique

Le dieu Pan, représenté comme un être difforme au torse velu, avec des jambes et des cornes de bouc, était le dieu des pâturages et des bergers. Alors qu'il courait un jour après la belle nymphe Syrinx, cette dernière supplia les dieux : "Au secours ! Tout ce que vous voulez mais pas ça ! Non ! Pas avec lui !". Les dieux entendirent sa supplique et la transformèrent en roseau... C'est alors que Pan s'empara de ce roseau, le coupa en sections de différentes longueurs, et en fit sa célèbre flûte. Son aspect parfaitement repoussant provoquait à tout un chacun une peur formidable, qui fut appelée la peur panique. C'est lui, par exemple, qui lors de la bataille de Marathon dispersa les Perses, en leur inspirant cette fameuse peur.

Attesté en français sous la forme de panice depuis le XVIème siècle (Rabelais parle d'une "terreur panice"), la panique traduit une "terreur subite et violente, incontrôlable et de caractère souvent collectif". Dans le langage médical, on parle d'attaques de panique pour désigner les crises aiguës d'angoisse, et lorsque ces attaques se répètent régulièrement, elles constituent ce que l'on appelle un trouble panique.

2 - L'histoire d'Œdipe

Un oracle avait prédit qu'Œdipe tuerait son père Laïos, le roi de Thèbes, pour épouser sa mère Jocaste. Cette dernière, épouvantée par cette prédiction, décide d'abandonner l'enfant dans la montagne. Un berger le recueille et le confie au roi de Corinthe, qui l'adopte. Un jour on laissa comprendre à Œdipe qu'il n'est pas le fils du roi de Corinthe, qui l'avait recueilli. Il va donc consulter l'oracle, qui lui répète la même sentence : "Tu tueras ton père et tu coucheras avec ta mère". Epouvanté il s'enfuit... Sur le chemin, il croise un vieillard, qui l'empêche de passer avec son chariot. Après une violente querelle, Œdipe finit par le tuer ! Ce vieillard était évidemment son vrai père Laïos, roi de Thèbes. Sur la route il rencontre ensuite le Sphinx monstre terrible qui terrorisait alors le pays tout entier. Œdipe parvint à éliminer ce dernier grâce à la bonne réponse qu'il donna à la fameuse énigme. Les habitants reconnaissants lui offrirent le trône ainsi que la main de la reine... qui n'était autre que sa mère ! Les Dieux, mécontents d'une telle abomination, répandirent la peste et Œdipe, qui se doutait bien qu'une telle maladie ne pouvait qu'être une punition divine, mena son enquête et découvrit la vérité... C'est alors qu'il se creva les yeux et que sa mère se pendit.

Sigmund Freud s'est inspiré de ce mythe pour créer ce qu'il a appelé le complexe d'Œdipe : "désir pour le parent de l'autre sexe et hostilité pour le parent du même sexe". À noter que, tout au long de sa vie, Freud élabora cette théorie sans jamais écrire d'ouvrage qui l'aborde de façon systématique. Avant de parler de complexe d'Œdipe, Freud parlait de "complexe nucléaire" puis de "complexe paternel". Ce n'est qu'en 1910, dans son texte intitulé *Contribution à la psychologie de la vie amoureuse* que le terme "complexe d'Œdipe" fut utilisé par Freud pour la première fois.

Carl Gustav Jung proposa en 1913 de donner au complexe féminin un nom différent, qui serait par exemple le complexe d'Électre, à partir de la tragédie d'Euripide où, pour venger son père Agamemnon (assassiné par son épouse Clytemnestre et son amant Egisthe), Électre en arrive à tuer sa propre mère Clytemnestre. Freud ne voyait pas beaucoup d'intérêt dans cette dénomination qu'il réfuta fermement en 1931, estimant que le complexe d'Œdipe féminin ne saurait être le symétrique de celui du garçon : "C'est

seulement chez le garçon que s'établit cette relation qui marque son destin, entre l'amour pour l'un des parents et, simultanément, la haine pour l'autre en tant que rival" (*Sur la sexualité féminine*, 1931). Pour Freud, il existe en effet chez la fillette un "attachement préœdipien" à la mère dont elle doit se détacher pour entrer dans l'Œdipe, alors que le garçon va conserver le même "objet d'amour".

3 - Thétis et Achille

Quelques récits tardifs racontent que la nymphe Thétis, mère d'Achille, voulait rendre son fils invulnérable. Elle essaya pour cela plusieurs techniques comme le frotter le jour avec de l'ambroisie, ou le plonger la nuit dans le feu... Pour finir, elle le trempa dans les eaux du Styx, un des fleuves des Enfers. C'est ainsi qu'il devint en effet invulnérable, mais à l'exception du talon par où sa mère l'avait tenu. Plus tard, durant la guerre de Troie, Pâris parvint à le blesser mortellement au pied.

Selon les versions, le talon et le tendon sont en concurrence pour l'endroit de la blessure mortelle d'Achille... Il est vrai que ces deux structures anatomiques sont proches l'une de l'autre et, il faut bien le dire, qu'il n'y a plus de témoin oculaire pour préciser l'emplacement exact de la lésion ! Quoi qu'il en soit, cette légende est à l'origine de la terminologie du tendon d'Achille, structure anatomique qui fut aussi appelée jadis corde d'Hippocrate. Et aussi du talon d'Achille qui, dans le langage courant, signifie un "point vulnérable".

4 - Morphée et Hypnos

Morphée était le "dieu des songes", fils de Nyse (la nuit) et d'Hypnos (le sommeil). Portant des ailes de papillon il parcourait la terre et touchait les mortels d'une fleur de pavot pour les endormir. Son nom, Morpheus, est un dérivé de morphe qui signifie "forme", parce qu'il était capable de prendre la forme de toutes sortes d'êtres humains pour se montrer aux hommes endormis dans leurs rêves...

La morphine, alcaloïde de l'opium aux vertus soporifiques et analgésiques, a été identifiée et nommée ainsi par le pharmacien allemand Sertürner en 1817, en référence au dieu Morphée. A noter que c'est également en Allemagne, en 1898, qu'apparaît le mot héroïne qui désigne un autre dérivé de l'opium, trois à quatre fois plus puissante que la morphine. Le mot allemand *heroin* (repris en français en 1903) fut proposé par Dreser qui trouvait une analogie entre la fougue des héros antiques et l'état d'exaltation provoquée par la drogue... analogie au demeurant assez discutable !

Hypnos, personnification du Sommeil était, dans la mythologie grecque, le frère jumeau de la Mort dont il est une image adoucie. Représenté comme un génie ailé, "il voltige tranquillement, plein de douceur pour les mortels", dit Hésiode.

Hypnos est à l'origine de adjectif hypnotique, dans le sens de "qui provoque le sommeil", déjà utilisé par Ambroise Paré en 1628. C'est en 1842 qu'un dentiste de Manchester nommé James Braid crée le *neuro-hypnotism,* "sommeil somnambulique provoqué par suggestion", technique qu'il expérimenta pour anesthésier ses patients. Le *neuro-hypnotism* sera rapidement abrégé en *hypnotism* (par James Braid lui-même en 1843), qui donnera le français hypnotisme dès 1845. Sigmund Freud devait montrer que

l'hypnose permettait des manifestations de l'activité de l'inconscient, et c'est à partir de cette pratique qu'il allait découvrir la psychanalyse (dont il créa le nom en 1896).

5 - Le priapisme

Priape, fils de Dionysos et d'Aphrodite, était le dieu des jardins et de la fertilité. Il avait un petit corps tordu et grotesque avec d'énormes attributs sexuels... si bien que sa mère, effrayée, l'abandonna quand elle le vit ! Son nom est à l'origine du priapisme, maladie qui consiste dans une érection continuelle et douloureuse. Comme le dit Thomas Corneille, dans son *Dictionnaire des arts et des sciences* (1694), le priapisme est une "maladie de la verge qui s'enfle par une plénitude de flatuosités trop épaisses, sans aucun désir de femme, ni aiguillon de volupté".

6 - L'iris

Iris, qui a donné son nom à l'iris de l'œil, est le nom d'une divinité de la mythologie grecque, qui était la messagère d'Héra et de Zeus, et qui, déployant son écharpe, produisait l'arc-en-ciel. Selon Thomas Corneille, dans son *Dictionnaire des arts et des sciences* (1694), iris désignait alors le "météore qu'on appelle vulgairement l'arc-en-ciel" et était utilisé en médecine pour désigner le "cercle qui est autour de la prunelle de l'oeil, sur une peau ou tunique qu'on appelle rhagoïde ou uvée", et qui peut être de différentes couleurs : "tantôt noir, tantôt bleu et tantôt vert".

7 - Atlas

Le géant Atlas était le fils de Japhet et de Climène, cette dernière ayant trompé pour l'occasion son mari Zeus... D'après Hésiode, Atlas (en compagnie des Titans) s'opposa à Zeus, et les dieux de l'Olympe le condamnèrent à soutenir le ciel. Ovide propose une autre version dans ses *Métamorphoses (livre IV)* : Persée, ayant demandé un jour l'hospitalité à Atlas, essuya un refus. Irrité, le héros lui présenta alors la fameuse tête de Méduse, et le géant, pétrifié, fut changé en montagne. On a dit qu'Atlas portait le ciel sur ses épaules parce que la montagne dans laquelle il fut changé était très haute et semble toucher le ciel de sa cime.

Atlas désigne en anatomie la première vertèbre du cou, par laquelle la tête s'articule avec l'os occipital : elle se nomme ainsi parce qu'elle supporte la tête, comme Atlas le ciel.

8 - La chimère

Le mot chimère vient du grec *khimaira* qui désignait un monstre fabuleux ayant la tête et le poitrail d'un lion, le ventre d'une chèvre et la queue d'un dragon. Elevée par Amisodarès, roi de Carie, elle terrorisait tous les lieux d'alentour, vomissant des flammes et dévorant tous les êtres humains qui avaient le malheur de se trouver sur sa route. Elle fut tuée par Bellérophon qui, monté sur le cheval Pégase, la perça de flèches plombées, dont le métal fondit sous l'ardeur des feux qu'elle émettait : elle fut, de la sorte, brûlée à mort.

Suite aux travaux de Winkler (1907) en botanique, et de Spemann (1921) en embryologie animale, chimère désigne en biologie tout organisme créé par manipulation de tissus génétiquement différents.

9 - L'hygiène et la panacée

Hygie et Panacée étaient les filles d'Asclépios, le dieu grec de la médecine.

Hygie secondait son père non seulement pour soigner les hommes malades, mais aussi pour guérir les animaux. Elle leur conseille les régimes et les médicaments appropriés à leurs maux. Elle est généralement représentée avec une coupe et un serpent, que l'on retrouve sur l'emblème des pharmaciens. Le mot hygiène, issu du nom de la déesse Hygie, désigne la partie de la médecine traitant du mode de vie propre à conserver et à améliorer la santé.

La panacée (mot apparu en français vers 1213, à partir du latin *panacea*, lui-même emprunté au grec *panakeia*, de *pan*, "tout", et de *akos*, "remède") était une plante imaginaire qui servait de remède universel, capable de guérir toutes les maladies. Elle était personnifiée par la déesse Panacée, fille d'Asclépios et sœur d'Hygie. A noter que le serment d'Hippocrate originel commençait ainsi : "Je jure par Apollon, médecin, par Esculape, par Hygie et Panacée...".

Signalons à ce propos que la panacée étant un remède contre toutes les maladies, la formule "panacée universelle" n'est rien d'autre qu'un pléonasme.

10 - Protée et son syndrome

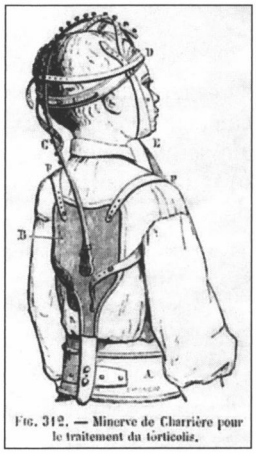
Fils de Poséidon et de Téthys, Protée est une divinité grecque de la mer, chargée de garder les troupeaux de phoques qui appartenaient à son père. Il était surtout célèbre par son pouvoir de divination mais avait aussi la capacité de changer de forme pour tromper et effrayer ceux qui le questionnaient sur le futur, en se transformant en divers monstres ou même parfois en torrent de flammes.

Le syndrome de Protée a été décrit par Wiedemann en 1983 en référence au dieu Protée et aux transformations de son apparence. D'expression très variable, ce syndrome se caractérise par une croissance anormale des os, de la peau et du crâne, et par la présence de lipomes et de malformations vasculaires. Il est possible que Joseph Merrick, le fameux *Elephant man*, ait été atteint de ce syndrome malformatif.

11 - Minerve

Selon le *Petit Larousse,* une minerve est un "appareil orthopédique placé autour du cou pour immobiliser la colonne vertébrale". Mais pourquoi porte-t-il le nom de la déesse romaine de la sagesse ? D'après le *Dictionnaire historique de la langue française*, le sens de minerve comme appareil orthopédique, remonterait à 1840 et serait une "allusion au port de tête majestueux de la déesse". Cette explication un peu courte à notre goût nous a conduit à mener une "petite enquête" où il est apparu que ce mot avait acquis au fil du temps diverses significations assez éloignées les unes des autres.

En premier lieu, évidemment, Minerve a désigné la déesse de l'Antiquité : assimilée à l'Athéna de la mythologie grecque, Minerve est la déesse romaine de la Sagesse, des Arts et des Sciences. Elle apparaît en outre comme une déesse guerrière, sortie toute armée de la tête de Jupiter... Représentée comme une très belle femme, elle porte un casque et une lance, et aussi la fameuse égide (qui, selon les versions, était une cape en peau de chèvre, une cuirasse ou un bouclier merveilleux), ornée d'une tête de Méduse capable de pétrifier tous ceux qui la regardaient.

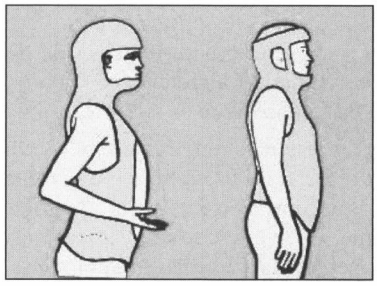


Minerve de Charrière pour le traitement du torticolis
(d'après G. Gaujot, 1867)

À partir du XVIème siècle, par exemple chez Rabelais, minerve désignait "l'intelligence", avec un emploi du mot comme nom commun : "une minerve". Ce sens fut ensuite repris au XVIIème siècle (vers 1626), par métonymie, pour désigner l'esprit, le cerveau ou encore la tête, en tant que siège des facultés intellectuelles, acception perpétuée dans un usage familier devenu archaïque : "On dit populairement d'un écolier, ou autre personne qui fait voir un ouvrage comme de sa composition, mais qu'on voit être au-dessus de ses forces, que cela ne sort point de sa minerve, et qu'il l'a dérobé quelque part." (*Dictionnaire de Trévoux*, 1743-1752)

Au début du XIXème siècle, "une minerve", comme substantif féminin, désignait également "une statue ou une œuvre picturale représentant la déesse latine de la sagesse et de l'intelligence" (de la même manière que nous disons de nos jours "une marianne"). Par analogie, ce mot signifiait également "une femme attirante par sa beauté et souvent réputée pour son savoir". Ce sens, qui d'après Alain Rey serait apparu vers 1812, est confirmé par Littré qui mentionne que Minerve a désigné au figuré une "femme aussi sage que belle, instruite ou adroite au travail". Ce mot fut utilisé par exemple par Baudelaire en 1867 : "Un jour je trouvai cette Minerve, affamée de force idéale, en tête à tête avec mon domestique, et dans une situation qui m'obligea à me retirer discrètement pour ne pas les faire rougir." (*Petits poèmes en prose*, XLII)

Le sens orthopédique de minerve apparaît au milieu du XIXème siècle. Dechambre nous apprend que l'on donnait, en orthopédie, le nom de minerves à "des appareils destinés à combattre le torticolis musculaire permanent." Cet auteur précise que "les minerves, différentes en cela des simples colliers, se composent de deux ordres de pièces qu'on pourrait appeler des pièces d'appui et des pièces de redressement. Les premières sont formées par une ceinture et par des montants latéraux, ou par diverses pièces dorsales maintenues aussi fixes que possible ; et c'est sur celles-ci que prennent leur point d'appui les pièces cervicales et céphaliques destinées à ramener le cou et la tête dans la rectitude." Littré, dans son dictionnaire des termes médicaux, confirme que les minerves étaient utilisées essentiellement dans le torticolis congénital, "soit pour redresser le cou et la tête sans opération préalable, soit pour maintenir le redressement obtenu par la ténotomie", en précisant que "la partie supérieure du thorax est entourée d'une sorte de cuirasse sur laquelle prend son point d'appui la pièce d'étoffe dans laquelle la tête est emprisonnée : des leviers brisés annexés à l'appareil permettent d'en modifier la direction à volonté."



Minerve plâtrée
(D'après le Pr. J-L Lerat)

Au total, le mot minerve, qui semble avoir été utilisé par les orthopédistes du milieu du XIXème siècle, a d'abord désigné en médecine un appareil orthopédique destiné au traitement du torticolis

congénital. Il comprenait deux parties : des pièces d'appui thoracique (ce que Littré appelle "une espèce de cuirasse") et des pièces de redressement, de types variés, pour le maintien de la tête. Les raisons ayant conduit à employer le mot minerve, pourraient selon nous être multiples :

- Tout d'abord, sur le plan linguistique, l'emploi du mot minerve comme substantif ("une minerve") existait depuis le XVIème siècle ;
- L'existence d'une "espèce de cuirasse thoracique" inhérente à l'appareil orthopédique convenait bien à la représentation classique de la déesse ;
- Enfin : la beauté féminine et la droiture (tout au moins morale...) de la déesse, qui avait conduit, au XIXème siècle, au sens figuré de "femme aussi sage que belle", n'allait pas à l'encontre de cette utilisation, compte tenu de l'importance donnée à cette époque au maintien des jeunes filles de bonne famille... Jacques de Lacretelle écrivait par exemple en 1932, dans son roman les *Hauts-Ponts* : "Ma mère m'a raconté que dans les pensionnats de son temps l'usage était de mettre aux jeunes filles une sorte d'armature qui leur tenait non seulement le dos, mais la nuque. C'était pour donner un beau port, disait-on, et cela s'appelait une minerve."

Si bien qu'avec le sens courant actuel de minerve, mentionné dans le *Petit Larousse*, de "collier cervical servant à immobiliser la colonne cervicale et utilisé notamment en traumatologie pour prévenir les tétraplégies", nous nous éloignons finalement simultanément de la minerve orthopédique originelle, destinée au traitement des torticolis avec ses pièces d'appui thoracique, et aussi, il faut bien le dire, de la déesse romaine de la Sagesse, des Arts et des Sciences !

REMARQUES DE PHILIPPE VICHARD *(Extraits d'une lettre datée du 28 juin 2005)*

J'ai réfléchi sur le terme "minerve" après avoir lu le paragraphe de Dechambre à son sujet. Dans les vieux livres à ma disposition, je n'ai pas trouvé de réponse formelle, mais on peut faire quelques réflexions en s'aidant de renseignements historiques, mais aussi de la pratique orthopédique passée. Dechambre évoque effectivement une indication majeure de la fin du XIXème siècle, mais ce n'est pas la seule : il y a aussi les ostéoarthrites, notamment tuberculeuses (qu'on ne rencontre pratiquement plus aujourd'hui) dont les modalités de traitement se sont précisées, chronologiquement, après celles représentées par le torticolis congénital. Celui-ci, aujourd'hui, est toujours opéré et l'immobilisation post opératoire est destinée à hyper-corriger la position de la tête.

A Bourges, vous insistiez sur le port de la tête, la rectitude du cou de la déesse Minerve. C'est possible, puisque le torticolis donne une position de tête caricaturale, due à la déformation du cou, et qu'il faut corriger. L'autre explication, qui retiendrait plutôt mon attention, c'est la forme de l'appareillage et surtout des appareils plâtrés, dont Dechambre ne parle pas, et qui ont, en situation aiguë, une place déterminante.

La minerve corrige une déformation du cou, ou immobilise le rachis, en bonne position. Ainsi, pour les ostéoarthrites (Pott), il faut obtenir une immobilisation stricte, c'est-à-dire prendre le front (c'est la "fronde", en fait souvent une sorte de casque) et le thorax à l'aide du bustier... d'où le terme de Minerve. Certes, les appareillages sont plus légers : c'est leur intérêt. Ils prennent souvent le relais des plâtres, confectionnés par le chirurgien. Mais ces appareillages ont de graves défauts : ils obtiennent une immobilisation relative, car ils ont des appuis médiocres : collerette sur le thorax, appui mentonniers, douloureux, voire blessants, gênant l'alimentation.

NOTES

(1) Les légendes mythologiques ont été piochées dans les ouvrages sur la mythologie disponibles en édition courante. Certaines légendes ayant plusieurs versions, nous avons parfois choisi celles qui nous semblaient le mieux expliquer le lien avec les termes médicaux qui en découlent.

(2) Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article "Langues".

BIBLIOGRAPHIE

CORNEILLE Thomas - *Dictionnaire des arts et des sciences* (1694).

DECHAMBRE Amédée - Article "Minerves", *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, 1874, 2ème série, Tome 8, page 215.

FURETIÈRE Antoine - *Dictionnaire Universel* (1690).

GAUJOT Gustave - *Arsenal de la chirurgie contemporaine*, J-B Ballière, 1867.

GUIRAND Félix et SCHMIDT Joël - *Mythes et mythologies*, Larousse, "In extenso", 1996.

LERAT Jean-Luc - *Orthopédie Fractures – Généralités*, publié en 2004 sur le site internet du CHU Pitié-Salpétrière.

LITTRÉ Emile - *Dictionnaire de la langue française* (1872) et *Dictionnaire de Médecine* (21ème éd. refondue par A. Gilbert), 1908.

"Mythorama" : www.mythorama.com (site internet francophone sur la mythologie avec de nombreux liens vers les textes anciens traduits en français).

REY Alain (sous la dir. de) - *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, 1992.

SOURNIA Jean-Charles - *Mythologies de la médecine moderne*, P.U.F., 1969.

Trésor de la langue française informatisé (TLFi) : http://atilf.atilf.fr/tlfi/

TRÉVOUX - *Dictionnaire Universel* (1743-1752).

RÉSUMÉ

Cette présentation sur l'origine mythologique de certains mots utilisés en médecine a été choisie dans le cadre de cette journée berruyère comme un clin d'œil à Jean-Charles Sournia et à son livre Mythologies de la médecine moderne, *paru aux P.U.F. en 1969. C'est ainsi que nous vous invitons à une petite visite guidée dans la terminologie médicale issue de la mythologie antique, en évoquant l'origine de mots aussi différents que : psyché, aphrodisiaque, nymphomanie, hermaphrodisme, narcissisme, panique, hypnotisme, minerve, etc.*

SUMMARY

The lecture is an allusion to Sournia's work and his book "Mythologies de la médecine moderne". (P.U.F. 1969). The author evokes the origins of medical terms such as psyche, hermaphrodite, nymphomania, aphrodisiac, marcissism, hypnotism, etc.